



critique

mener la danse et la révolte

Le chorégraphe d'origine burkinabé **Serge Aimé Coulibaly** signe sa création la plus ambitieuse. Une réussite qui raconte aussi bien le chanteur nigérian Fela Kuti que l'Afrique d'aujourd'hui.

Sur la carte du continent africain, nulle trace de cette République de Kalakuta mentionnée dans le titre du spectacle de Serge Aimé Coulibaly. Une invention poétique alors ? Pas tout à fait : "Kalakuta Republik" désigne en fait le monde du compositeur et agitateur Fela Kuti, à Lagos, où il avait son studio d'enregistrement, son club, sa famille. Dans la chorégraphie imaginée avec sa compagnie Faso Danse Théâtre, Coulibaly fait sienne cette "principauté" de groove et de sueur, de révolte et d'amour. Une manière de dire peut-être que tout artiste, africain mais pas seulement, doit quelque chose à Fela. *Kalakuta Republik* n'est pas un biopic

de Fela – la machine à rêves de Broadway est déjà passée par là il y a quelques années confiant la chorégraphie d'un show Fela à Bill T. Jones, une des grandes figures de la danse afro-américaine engagée –, mais bien un portrait polyphonique de l'Afrique actuelle traversée par ses peurs, ses soulèvements tout autant que par un formidable appétit de vivre.

Cette œuvre s'offre en miroir au formidable film d'Alain Gomis, *Félicité* : la musique irrigue l'une et l'autre. Serge Aimé Coulibaly ouvre sa pièce sur un long tableau en noir et blanc, superbe d'engagement et de trouvailles gestuelles. Le décor est simple, fait de grandes toiles, de tapis comme oubliés là. Un canapé trône dans un coin : cela

pourrait être un salon à ciel ouvert – celui d'Avignon donc. La nuit est douce, les visages comme dessinés par la grâce d'un trait sur les contours. Des masques vivants. Cette petite foule gronde, prise dans une transe avec force pliés et tremblements qui parcourent les corps. La musique de Fela, un de ces longs morceaux caractéristiques du musicien, semble prendre le pouls du peuple. Ou le contraire.

En filigrane, Serge Aimé Coulibaly s'interroge sur ce qui fait un chef, un leader de nos jours. Et quelle est la part de liberté qui nous reste. Le chorégraphe a gardé de ses années flamandes – alors qu'il était un interprète repéré chez Sidi Larbi Cherkaoui, puis chez Alain Platel –

programme

ce goût du mouvement franc, du travail au sol. Mais il y ajoute sa couleur personnelle, une musicalité qui puise dans les percussions, les sons de la ville. Ou de Fela.

Dans la seconde partie de *Kalakuta Republik*, les couleurs éclatent. Et c'est un autre Coulibaly, entre chant et théâtre, qui se fait jour... en pleine nuit ! Le groupe semble se résigner, l'individu exulte : mais pour combien de temps encore ? Des images de réfugiés en fuite, des chansons susurrées au micro apportent une densité supplémentaire. Coulibaly nous dit à sa façon que cela vaut encore le coup de tenter de se révolter. Dans un de ses précédents spectacles déjà, *Nuit blanche à Ouagadougou* (2014), il avait "mis en scène" les manifestations de rues de son pays, n'ayant de cesse de donner la parole aux artistes africains comme à ses voisins de Bobo-Dioulasso, où il est installé.

Le plus beau c'est que Kalakuta Republik est aussi une fête : pour les yeux et les oreilles. Comme si chez ce créateur de 45 ans, la politique se jouait également chaque soir sur le plateau du théâtre. Serge Aimé Coulibaly emporte ses danseurs – Antonia Naouele, Marion Alzieu, Adonis Nebié, Sayouba Sigué, Ahmed Soura et Ida Faho – dans un bal triste. Jusqu'au prochain rendez-vous. Ils ont tous une présence singulière, certains ayant déjà travaillé avec le chorégraphe de Faso Danse, d'autres le rejoignant en route.

En pleine période de répétitions, Serge Aimé Coulibaly a eu l'idée de terminer *Kalakuta Republik* en véritable agora imaginant donner la parole dans chaque ville à des penseurs, des artistes. Il a finalement procédé autrement. Mais sa chorégraphie n'en reste pas moins engagée. "Là où je rejoins Fela, c'est que dans son œuvre chacune de ses chansons raconte l'histoire de l'Afrique des années 1970, celle de la corruption, de la politique. Mon objectif, c'est de me demander ce qui me préoccupe aujourd'hui." Avec *Kalakuta Republik*, il donne quelques réponses. En dansant. **Philippe Noisette**

KALAKUTA REPUBLIK
chorégraphie Serge Aimé Coulibaly
du 19 au 25 juillet à 22 h (relâche le 23), cloître des Célestins

SANTA ESTASI - ATRIDI : OTTO RITRATTI DI FAMIGLIA (SAINTE-EXTASE - LES ATRIDES : HUIT PORTRAITS DE FAMILLE)

d'après Eschyle, Euripide, Sophocle, mise en scène Antonio Latella

Revisitée par sept jeunes dramaturges, la légendaire saga de la famille des Atrides est l'occasion pour le metteur en scène Antonio Latella de se pencher sur huit de ses représentants parmi les plus fameux. Au final, l'offrande d'un spectacle-fleuve à découvrir en deux traversées au long cours de près de huit heures chacune. L'éclairage du mythe devient un prétexte pour évoquer la manière dont les nouvelles générations doivent sans cesse se battre pour s'affranchir de l'héritage de leurs aînés.

→ lire aussi p. 25

1^{re} partie : *Iphigénie en Aulide, Hélène, Agamemnon, Electre* les 19, 22 et 25 juillet à 15 h (durée 8 h 50, avec entractes). 2^e partie : *Oreste, Les Euménides, Iphigénie en Tauride, Chrysothémis* les 20, 23, 26 juillet à 15 h (durée 7 h 40, avec entractes), gymnase du lycée Mistral

LA FILLE DE MARS

d'après *Penthésilée* de Heinrich von Kleist, mise en scène Jean-François Maignon

La légende de Penthésilée flirte avec le sublime dans cette traduction de Julien Gracq qui porte à l'incandescence du français, l'original allemand du poème dramatique de Kleist. L'amazone y combat Achille dans une étreinte mortelle et c'est par la bouche de la guerrière amoureuse que l'histoire s'incarne face à nous sous le regard d'une servante complice. Après Gabily et Büchner, Jean-François Maignon relève à nouveau le défi d'un théâtre ancré sur la plus cruelle des poésies.

du 19 au 24 juillet à 18 h (relâche le 22), gymnase Paul-Giéra

KALAKUTA REPUBLIK

chorégraphie Serge Aimé Coulibaly

→ lire critique ci-contre

du 19 au 25 juillet à 22 h (relâche le 23), cloître des Célestins